

Anthropologie et Sociétés



Shmuel TRIGANO : La nouvelle question juive. Paris, Gallimard, Collection " Idées ", 1979, 311 p.

Mikhaël Elbaz

Volume 4, numéro 3, 1980

Chasses et collectes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000983ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000983ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elbaz, M. (1980). Compte rendu de [Shmuel TRIGANO : La nouvelle question juive. Paris, Gallimard, Collection " Idées ", 1979, 311 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 4(3), 159–161. <https://doi.org/10.7202/000983ar>

systématique de relations avec l'espace et la société. L'auteur n'a pas fourni cependant des moyens de mesurer l'importance socio-économique des pèlerinages. Il a bien présenté certains mécanismes et processus précis comme la relation lieu-maladie, l'organisation du calendrier agraire et le rôle des classes sociales. C'est la nature du culte des saints qui fait finalement problème. Il n'est pas suffisant d'affirmer que le culte des saints est à la fois théologie et mythologie. Il faut élargir la pratique du culte des saints aux diverses pratiques que les paysans entretiennent ailleurs. La question est très bien posée et il reste à Bensa et à d'autres spécialistes d'y apporter une réponse.

Gilles Brunel
Université de Montréal

Shmuel TRIGANO : *La nouvelle question juive*. Paris, Gallimard, Collection « Idées », 1979, 311 p.

La question juive n'a cessé de hanter depuis deux siècles, écrivains et philosophes. Il serait long ici de répertorier la constance avec laquelle les juifs apparaissent comme un référent, un symbole, un mythe dans les idéologies de la modernité. Mais il n'est pas inutile de faire remarquer que l'émergence des États capitalistes en quadrillant des espaces crée un dedans et un dehors, où les individus libérés des rapports féodaux sont enchaînés au territoire national. Les Juifs ont dès lors de manière inégale, suivant les lieux, tenté avec tenacité de sortir de l'univers carcéral où ils étaient murés, depuis que fondateurs de l'occident dans l'exil, ils étaient là tel un « vestige » ambulante, un peuple intermédiaire et « témoin de la vérité d'autres »¹.

La modernité prolonge sur ce peuple « athée » et particulariste le questionnement de l'occident devenu capitaliste. Peut-on être juif et citoyen s'interrogera B. Bauer à qui répondra le jeune Marx par des effets de style (où l'idéologie anti-judaïque n'est pas toujours absente) que la société bourgeoise se judaïse en sacralisant le dieu des Juifs; la lettre de change : l'argent. Abolissons la bourgeoisie et la question juive devient une question sans objet (juif). Et pourtant, le débat se déplace par des points de fuite successifs dans cette Europe où le problème des nationalités exacerbe les luttes à l'intérieur des États où l'on dénombre les peuples doués d'historicité et ceux voués à la précarité. Que faire donc des juifs ? : leur couper la tête rêvera Fichte pour ces « asiates » en pleine Europe (Duhring). En hégélien conséquent, Engels n'y verra qu'un peuple-fossile destiné à se fondre au sein des nations. Car, comment donc un ensemble dispersé et transétatique peut-il être porteur d'histoire sans maîtriser un territoire ? Telle est en effet l'interrogation et le dilemme qui ont tiraillé les juifs dans les voies qu'ils se sont frayées pour atteindre la modernité et notamment l'assimilation libérale ou socialiste et la « normalisation » étatique (le sionisme politique).

Ce prélude un peu long, inspiré par la lecture de ce manifeste remarquable que constitue la « *Nouvelle question juive* » s'imposait afin de souligner l'effet de rupture que provoque Trigano par sa vision de la réalité judaïque contemporaine. Pour l'auteur, la judéité se trouve depuis deux siècles dans une crise profonde dont il entreprend tel un « appelé » d'enregistrer les voix sourdes et celles audibles qui montent tant de la diaspora que d'Israël. Il établit d'abord que l'émancipation des Juifs n'aura été qu'une illusion, « une dérision de la libération », car elle s'est réalisée dans la soumission et dans la dépendance

¹ S. Trigano, « Les Fenêtres du Temple », in *Les temps modernes*, numéro spécial sur la question sépharade, no 394 bis, 1979, pp. 465-479, voir également « L'apostasie du Messie », in *Esprit*, Mai 1979.

du regard de l'autre. En effet, souligne-t-il, la modernité juive prolonge en l'élaborant la négation de la judéité telle que le totalitarisme inquisitorial l'avait déjà imposé comme modèle à ces êtres hybrides et schizophrènes que furent les conversos (les maranes) et qu'un philosophe juif moderne, M. Mendelsohn, condensera dans cette déclaration significative : « Sois allemand au dehors et juif chez toi ».

La conversion des juifs à l'Occident durant la révolution bourgeoise, le rêve et le désir de s'identifier à la culture européenne afin d'être « semblables aux autres » se sont évanouis à « Auschwitz (qui) est le grand secret de la conscience juive contemporaine, sa boîte noire, son impudicité dissimulée ». La normalisation diasporique se trouve exclue et consubstantiellement le modèle de civilisation qui a rendu possible la barbarie érigée en science. Toutefois, c'est la béance introduite dans l'univers socio-culturel de la diaspora par l'enfer concentrationnaire qui a canalisé l'espoir vers l'hypothèse séparatiste et l'a imposé comme pôle d'attraction et même pourrait-on ajouter comme religion civile à ceux dont les croyances et les certitudes ont vacillé.

Mais ce qui est paradoxal, remarque Trigano, c'est que l'auto-émancipation étatique qui semble opérer une rupture ne fait en définitive que reproduire de manière symétrique le discours de la normalité des Juifs dans un lieu, un espace où il s'agit de devenir un « peuple comme les autres » même si une telle entreprise exige de remodeler une histoire juive bimillénaire et de l'épurer ainsi des stigmates de la mentalité diasporique. Le sionisme politique demeure néanmoins prisonnier des catégories politiques et idéologiques de l'Occident qui sont incarnées par l'appareil d'État dont la fonction est d'isoler, de quadriller, de diviser et de reproduire l'aliénation généralisée alors même que « la parole germinatrice d'Israël », celle des *prophètes*, s'insurge contre l'État. C'est pourquoi, le sionisme n'a pu résoudre de manière créatrice le rapport au territoire, à la loi et à la norme, ou encore établir un dialogue fécond avec les palestiniens et les sépharades.

En confisquant l'idée du retour pour en faire le fondement de l'État, en réduisant la judéité à une question mortifère : « Qui est juif ? », le sionisme s'est avéré incapable d'offrir une réponse réelle à la crise de la judéité contemporaine. « Qui croit donc encore au sionisme ? Est-ce la fin du sionisme ? », cette interpellation de l'auteur vient exprimer l'urgence d'un dépassement des deux voies de l'émancipation dépendante (diasporique et israélienne) afin de cesser d'être « les derniers occidentaux » dans une civilisation en déclin.

S'agit-il dès lors d'initier ou d'imaginer un « retour » ou une retraite dans la judéité pré-moderne afin de se ressaisir. Non, souligne l'auteur car la « judéité ne peut donc sortir de l'Occident pour devenir un « nouvel Occident ». La reconnaissance pour elle jaillira de l'appel à être ce qu'elle sera, du futur et non du passé ». Qu'en est-il alors du judaïsme « présent » ? Peut-il être un cri de ralliement spirituel ? De nouveau l'auteur démontre avec rigueur comment une religion traditionnellement si distante de l'institution en est souvent devenue sa garante. Devenue la propriété d'une nouvelle classe saducéenne, la religion juïque méconnaît l'imagination, se sclérose et se fossilise. Le messianisme juif prophétique jaillit dans ce tableau sombre comme guide et lumière aurorale.

La dénonciation du politisme sioniste et du culturalisme diasporiste² est sous-tendue par une véritable anthropologie de la différence qui trouve ses sources dans l'enseignement de la Kabale, une connaissance fine des textes bibliques et un profond sens historique. L'auteur récuse la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, dialectique

² Ce critique peut difficilement adhérer cependant au rejet de l'auteur de l'option défendue par R. Marienstras dans son livre : *Être un peuple en Diaspora* qui revendique le droit des juifs à la singularité.

de l'enfermement identitaire et de la dualité qui ne peut faire germer le dialogue car sa raison et son horizon, c'est la maîtrise. Pour Trigano, il faut refuser la « mêmété » et affirmer sa différence. Telle est la trame de cet essai foisonnant d'idées et de poésie et dont je n'ai livré ici que des notations schématiques. Mais il faut ajouter que l'écriture métaphorique de l'auteur se fait également l'écho de cette disparue : la judéité dont il annonce le retour avec des accents mystiques³.

En définitive, c'est un livre polémique et poétique qui suscitera sans doute répliques et réflexions mais également les protestations de ceux, occidentaux et juifs de l'Occident, sionistes et religieux qui ne pourront sans réticences profondes accepter la critique incisive et vivifiante que leur projette l'auteur de leurs pratiques et de leurs discours. Mais l'intérêt de ce manifeste ne réside pas, selon nous, nécessairement dans l'adhésion sans partage à la conception de l'idée juive du politique qui y est exposée. Elle vient surtout, me semble-t-il, de l'appel strident adressé aux Juifs de cesser de vivre en schizophrènes dans leur rapport à l'Occident en renouant avec la tradition universaliste des prophètes fondée sur la singularité absolue et le dialogue. Les modalités politiques d'une telle rupture s'inscrivent dans la trajectoire du grand retour de l'idée juive : l'éclosion d'une civilisation désaliénante et communautaire où le féminin et le masculin, l'Orient et l'Occident cesseront d'être des pôles antagoniques. Toutefois, cela exige dans l'imédiateté de notre présent que la voix des masses sépharades ne soit plus étouffée alors que la « réconciliation avec les palestiniens donnerait à Israël son ombre sur la terre, son enracinement dans le monde des nations. Les palestiniens sont paradoxalement la chance d'enracinement d'Israël dans la région, là où Israël est affronté effectivement à des hommes et non à des États abstraits ». On ne peut que souscrire à cette parole de paix qui est aussi un espoir.

Mikhaël Elbaz
Département d'anthropologie
Université Laval

Françoise ZONABEND : *La mémoire longue. Temps et histoires au village*.
Collection « Croisées », Presses Universitaires de France, Paris, 1980, 315
pages, figures, ill. h.t.

Voici le troisième livre consacré à Minot, petite commune rurale de Bourgogne. Après l'ouvrage de Marie-Claude Pingaud traitant de l'agriculture et de ses transformations (voir compte-rendu dans *Anthropologie et Sociétés*, III,(2): 189-190) et celui d'Yvonne Verdier sur la vie féminine, celui-ci tente de cerner le concept, ou plutôt les concepts, de temps dans la vie villageoise. Les trop rares ethnologues et sociologues qui se sont donnés la peine d'analyser cette notion de temps ont remarqué que plusieurs temps de différentes amplitudes et de différentes charges affectives ou sémantiques, temps souvent récurrents, se conjuguait avec des linéarités qui n'ont rien de chronologique au sens que leur donnent les historiens. Pour comprendre ces diverses coordonnées temporelles, qui sont en fait des structures mentales – on l'oublie trop souvent –, il faut voir comment les intéressés se représentent le temps dans leurs activités de tous les jours et comment ils « filtrent » la chronologie, privilégiant certaines dimensions aux dépens d'autres qu'un historien prendrait sans hésiter comme marqueurs mais qui sont, dans la mémoire collective, complètement occultées dans le discours de la communauté sur elle-même sinon toujours dans les faits.

³ S. Trigano, *Le récit de la disparue*, Gallimard, 1977 qui constitue la problématique théorique de la « nouvelle question juive ».